

CLAIRE (*avec désespoir*). — Eh ! monsieur, vous n'avez donc pas vu que depuis quinze jours je suis folle ? Vous ne comprenez donc pas que je me débats dans un cercle dont je ne puis sortir ? J'ai été entraînée à ce que j'ai fait par une fatalité irrésistible. Je dois vous paraître une créature misérable. Vous ne me jugerez jamais aussi sévèrement que je me juge. J'ai mérité votre colère et votre mépris. Tenez ! prenez tout de moi, excepté moi-même... Ma fortune est à vous, je vous l'abandonne. Qu'elle soit la rançon de ma liberté !

PHILIPPE (*avec éclat*). — Votre fortune ! Vous m'offrez ?... A moi !... (*avec froideur*). Vous vous trompez, madame ! Vous croyez avoir encore affaire au duc de Bligny.

CLAIRE (*bondissant*). — Monsieur ! (*Elle se tait.*)

PHILIPPE (*Avec amertume*). — Eh bien ! pourquoi vous arrêter ? Défendez-le donc ! C'est bien le moins que vous puissiez faire pour lui. (*Avec rage*). Ah ! je vois maintenant. Vous avez voulu prendre pour époux un homme qui fût en votre dépendance... Une union avec moi était une mésalliance, mais ma docilité devait compenser la bassesse de mon origine. Si par hasard je songeais à me révolter, et à faire valoir mes droits, on avait de quoi me fermer la bouche : un sac d'écus ! Et moi, aveugle, qui n'ai pas vu le piège ! Niais qui n'ai rien soupçonné de cette piquante intrigue, et qui suis venu tout à l'heure, palpitant, tremblant, faire ici ma déclaration d'amour ! N'étais-je pas plus qu'insensé, plus que grotesque ?... N'étais-je pas cynique et ignoble ! Car enfin, j'ai votre fortune, n'est-il pas vrai ? Je suis payé : je n'ai pas le droit de réclamer.

(*Philippe, éclatant d'un rire furieux qui se termine par des sanglots, s'abat sur le canapé de droite et se cache la tête dans ses mains.*)

CLAIRE (*avec stupeur*). — Monsieur !...

PHILIPPE (*pleurant*). — Vous venez, en un instant, de détruire tout mon bonheur !... Et je pleure, madame, je pleure ! (*Il se lève*). Mais c'est assez de faiblesse. Vous vouliez m'acheter votre liberté tout à l'heure. Je vous la donne pour rien... Croyez que je ne la troublerai jamais. Entre nous tout lien est rompu. Toutefois, une séparation publique causerait un scandale, que je ne mérite pas de subir, et que je vous prie de m'épargner. Nous vivrons l'un près de l'autre, l'un sans l'autre. Mais, comme je ne veux point d'équivoque de vous à moi, écoutez bien ce que je vais vous dire. Vous saurez un jour que vous venez d'être plus injuste que cruelle. Peut-être aurez-vous alors la pensée de revenir sur ce que vous avez fait. Je vous déclare, dès à présent, que ce sera inutile. Je vous verrais maintenant vous traîner à mes pieds, en implorant votre pardon, que je n'aurais pas pour vous une parole de pitié. Adieu, madame. Voici votre appartement, voici le mien. A compter d'aujourd'hui, vous n'existez plus pour moi.

(*Claire baisse le front, et, sans une parole, lentement, elle traverse le salon, se dirigeant vers sa chambre. Philippe la suit anxieusement du regard, espérant un retour, un mouvement de regret. Elle entre. La porte se ferme.*)

SCÈNE X.

PHILIPPE, seul, avec douleur.

Quoi... Pas un mot !... pas un regard !... Ni repentir, ni pitié !... (*Avec colère*). Ah ! creature orgueil-

leuse, qui ne veut pas plier, je t'adore, mais je te briserai !...

(*Rideau.*)

ACTE TROISIÈME.

Un salon, à Pont-Avesnes, chez Philippe. — Au fond, une grande baie donnant sur une terrasse. — On aperçoit au loin le parc. — Meuble Louis XIV, bois doré et tapisserie d'Aubusson. — Au premier plan gauche, une fenêtre avec rideaux et draperie ; au premier plan droite, une porte ; au troisième plan droite et gauche, une fausse porte ; au deuxième plan, de chaque côté, une console surmontée d'un glacie. — Sur chaque console, un vase de Chine contenant un gros bouquet de roses moussues. — Au premier plan gauche, une chaise ; au deuxième plan, même côté, un canapé, une chaise au-dessus. — Au premier plan droite, deux fauteuils face au public. — De chaque côté de la baie, une chaise et un fauteuil.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLAIRE, LA BARONNE, LE BARON, PHILIPPE, LA DUCHESSE, MOULINET, SUZANNE, OCTAVE, LE DUC, PONTAC, LE PRÉFET, LE GÉNÉRAL.

Au lever du rideau, tous les assistants groupés écoutent Moulinet, qui parle debout au milieu.

Tous. — Ah ! Bravo, monsieur Moulinet.

MOULINET. — Et je terminerai, madame, en vous souhaitant, à l'occasion de la Sainte-Claire, la continuation d'un bonheur, qui est à la fois une condamnation pour les célibataires et une leçon pour les gens mariés.

LE DUC (*à part*). — Une pierre dans mon jardin.

MOULINET. — Accueilli par vous, avec cette grâce qui vous caractérise, votre maison est devenue pour moi un séjour d'élection... (*Souriant*). D'élection, je dis bien, et c'est toujours avec un nouveau plaisir que je vous y apporte le tribut de ma sincère admiration.

Tous (*se levant*). — Bravo !

ATHÉNAIS. — Tu as fini, papa ? Charmante, ta petite improvisation !

MOULINET (*à part*). — Je l'ai assez piochée hier au soir.

BACHELIN (*venant à Claire*). — C'est une joie pour tous vos amis, après les inquiétudes que votre chère santé leur a causées, de vous voir si bien rétablie.

CLAIRE. — Je vous remercie, mon cher ami. (*Elle remonte vers la terrasse.*)

LE BARON (*à Bachelin*). — Ah ça ! mon cher Bachelin, je tombe des nues, moi ! Arrivé hier à Beaulieu, je ne m'attendais pas à déjeuner ce matin, chez M. Derblay, avec Bligny, Moulinet et Cie. On les reçoit donc ?

BACHELIN. — Mon Dieu, monsieur le baron, il y a des exigences mondaines auxquelles on ne peut se soustraire. Au moment du mariage, les bons rapports avaient été maintenus en apparence. Revenu à la Varenne, après l'hiver, M. Moulinet s'est présenté ici : on ne lui a pas fermé la porte.

LE BARON. — Et, à sa suite, la duchesse et le duc se sont glissés dans la maison.

BACHELIN. — Voilà...

LE BARON. — Et ils viennent beaucoup ?

BACHELIN. — Trop.

LE BARON. — Ah ! Vous avez remarqué ?...

BACHELIN. — Moi ! Oh rien ! Je vois assez mal, même